

## CHAPITRE XVI

## LES REVERS EN PROVINCE

L'armée de la Loire après sa retraite sur Vendôme et sur le Mans. — Les princes d'Orléans à l'armée. — Combats sur le Loir et sur l'Huisne. — La bataille du Mans. — Retraite sur Alençon et sur Laval. — Combat d'Alençon. — L'armée du Nord après Bapaume. — Bataille de Saint-Quentin. — L'armée du Nord bat en retraite et se concentre sous les places fortes. — Les Prussiens en Normandie. — Rouen. — Capitulation de Longwy. — DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES.

Le lendemain de la bataille de Montrotout et Buzenval, des dépêches arrivaient à Paris, annonçant à la fois le succès de l'armée de Bourbaki à Villersexel et la défaite de l'armée de Chanzy au Mans. On ignorait encore la bataille de Saint-Quentin, livrée le 19 janvier et perdue par l'armée de Faidherbe. La guerre touchait à sa fin. Il était dit que tous nos efforts seraient vains, toutes nos espérances anéanties une à une. Après cette retraite très-prudente et très-belle qu'il avait conduite au lendemain du désastre d'Orléans, le général Chanzy s'était, nous l'avons vu, retiré en combattant presque chaque jour, sur Vendôme et de là sur le Mans. Là, dans cette position excellente, tête de ligne de cinq voies ferrées, au centre d'un pays accidenté, coupé de haies, propre à cette rude guerre défensive que les *chouans* avaient faite jadis avec un si aveugle acharnement aux soldats de la République, le général pouvait attendre, avec l'espoir sérieux de la repousser, l'attaque de l'ennemi. Il s'était établi là vers la fin de décembre, par une température glacée, une neige épaisse couvrant le sol, avec cette armée si cruellement éprouvée depuis le 2 décembre, décimée par la petite vérole, pleine de blessés et de fiévreux. Les ambulances, les hôpitaux du Mans étaient encombrés.

Tout d'abord, quel que fût l'état de délabrement de la deuxième armée de la Loire, devenue en réalité l'armée de la Sarthe et de l'Huisne (un des affluents de la Sarthe), les Allemands semblèrent renoncer à l'idée de la poursuivre plus avant. Ils s'arrêtèrent un moment, devant les nouvelles opérations à tenter dans l'ouest. D'ailleurs, l'autre armée de la Loire, réunie à Bourges, sous le commandement de Bourbaki et lancée en ce moment vers l'est, les préoccupait vivement. Ils faisaient pourtant des démonstrations fréquentes, comme, par exemple, celle du 20 décembre, où une dizaine

de mille hommes repoussèrent les troupes du général Ferri Pisani et menacèrent Tours, en lui lançant quelques obus qui atteignirent une douzaine de personnes, entre autres un publiciste de talent et de conscience, M. Beurtheret, rédacteur en chef de l'*Union libérale*.

Pendant ce temps, l'armée de la Loire se réorganisait et travaillait à se retrancher fortement. Elle surveillait aussi les mouvements de l'ennemi en le tenant, comme dit le général Chanzy, à distance. Chanzy avait formé deux colonnes mobiles; la première, commandée par le général de Jouffroy, marchait sur Château-Renault pour couvrir le chemin de fer du Mans à Tours; la seconde, ayant à sa tête le général Rousseau, marchait par la Ferté-Bernard et Nogent-le-Rotrou pour nettoyer le pays et éclairer le général en chef. Les Allemands avaient alors pour objectif de tourner notre armée par la vallée du Loir et de couper la ligne ferrée.

Ce fut, jusqu'au 10 janvier, une suite de combats, souvent honorables, sur l'Huisne et le Loir et au sud-est du Mans. M. Gambetta, toujours emporté par son patriotisme optimiste, adressait des dépêches au général Chanzy où, le conjurant de redoubler d'activité: « Vous avez décimé les Mecklembourgeois, disait-il, les Bavarois n'existent plus; le reste de l'armée est déjà envahi par la lassitude. Persistons et nous renverrons ces hordes hors du sol, les mains vides. » La lassitude de l'armée allemande n'était malheureusement pas aussi complète que le croyait le jeune ministre, et on pouvait dire des Bavarois ce que le roi Guillaume disait de nos mobiles dans une dépêche officielle: « Il en reste toujours trop. » Gambetta, qui télégraphiait à la même époque environ, que les Allemands avaient perdu 300,000 hommes depuis leur entrée en France, pensait que ces moyens étaient utiles pour galvaniser l'énergie des chefs souvent démoralisés et de la nation prête à abdiquer. Mais Chanzy

n'avait pas besoin de tels coups de fouet. Une ardeur sincère et virile l'animait, et il se multipliait à la fin de cette campagne comme au début.

On avait eu, un moment, quelque doute sur le rôle qu'il prétendait jouer, lorsqu'on avait appris que les princes d'Orléans servaient dans son armée sous des pseudonymes, le duc de Chartres combattant sous le nom de Robert le Fort, le prince de Joinville sous celui du colonel Lutherott. Les princes d'Orléans qui, vainement, avaient demandé à l'empire de combattre pour la France, arrivés à Paris le lendemain du 4 septembre, en étaient partis quatre jours après sur le désir que M. de Kératry, préfet de police, leur avait fait exprimer de ne les voir fournir aucun prétexte à une agitation dangereuse. Ils s'étaient retirés en Angleterre, puis ils étaient revenus à l'armée de la Loire (1). Le général Chanzy avait, par une dépêche, informé Gambetta de la présence de M. de Joinville à l'armée.

(1) Voici, à ce propos, la dépêche du général Chanzy à M. Gambetta, et la fin d'une lettre explicative adressée au *Times* par le prince de Joinville:

*Confidentielle et personnelle.*

23 décembre 1870.

Général Chanzy au ministre de la guerre.

Le prince de Joinville s'est rendu hier auprès du général Jaurès et l'a prié de solliciter pour lui l'autorisation de suivre l'armée. Le général me l'a présenté ce matin. Le prince est en France sous le nom de colonel Lutherott; il était présent aux affaires du 15<sup>e</sup> corps devant Orléans; il a pris part au combat dans une des batteries de marine et n'a quitté la ville qu'avec le dernier soldat. Il demande à assister à mes opérations, promettant de garder le plus strict incognito et la plus grande réserve, et de ne se faire connaître à personne. Ne voyant en lui qu'un soldat, qu'un galant homme qui aime la France et qui sincèrement fasse de côté toute idée autre que celle de se dévouer à sa défense, je n'ai pas cru devoir lui refuser ce que le gouvernement de la République accorde à tous les Français.

Il est de mon devoir de vous en donner avis et de prendre vos ordres. M'étant tenu jusqu'ici en dehors de la politique, étant bien résolu à me dévouer entièrement et exclusivement à la tâche que le gouvernement m'a confiée, je désire que personne ne puisse se méprendre sur les sentiments qui m'ont guidé dans cette circonstance. J'attends, en conséquence, vos instructions sur ce sujet, et vous pouvez être sûr que je m'y conformerai strictement.

Agréer, etc.

CHANZY.

M. de Joinville disait, de son côté:

« Il est vrai que je suis allé demander au général d'Aurelle de me donner, sous un nom d'emprunt, une place dans les rangs de l'armée de la Loire. Il est vrai aussi qu'il n'a pas cru pouvoir me l'accorder, et que ce n'est qu'en spectateur que j'ai assisté au désastre d'Orléans.

« Mais lorsque, plus tard, j'ai fait la même demande au général Chanzy, elle a été accueillie. Seulement, en m'acceptant au nombre de ses soldats, le loyal général a cru devoir informer M. Gambetta de ma présence à l'armée, et lui demander de confirmer sa décision.

« C'est en réponse à cette demande que j'ai été arrêté le 13 janvier par un commissaire de police, conduit à la préfecture du Mans, où l'on m'a retenu cinq jours, et enfin embarqué à Saint-Malo pour l'Angleterre. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, quels que soient les sentiments que j'ai éprouvés en étant arraché d'une armée française la veille d'une bataille, je n'ai tenu aucun des propos que l'on me prête sur M. Gambetta, que je n'ai jamais vu. »

(Lettre au *Times*.)

Gambetta avait alors envoyé au camp M. Ranc qui, fort poliment, fit comprendre au prince que là encore, sa présence pouvait être un danger. Arrêté pour la forme, le prince fut conduit à Saint-Malo où il s'embarqua pour l'Angleterre. Cet incident n'eut pas d'autre suite, et M. Gambetta ne songea pas à en faire un grief au général Chanzy.

Avec les premiers jours de l'année 1871, les attaques de l'ennemi contre les troupes de l'armée de la Loire semblèrent recommencer. Le 2 janvier, les Allemands essayaient en vain d'entamer les avant-postes du général de Jouffroy qui gardaient leurs positions. Sur la rive gauche du Loir, où le général de Curten harcelait sans cesse l'ennemi, une reconnaissance de notre cavalerie s'avancait jusqu'à 7 kilomètres de Vendôme, et ramenait des prisonniers. « L'ennemi, disait alors Chanzy dans une dépêche, fait de nombreux mouvements entre Vendôme et Blois, et paraît inquiet. » Le Perche lui appartenait cependant, et il n'y était nullement troublé dans ses opérations. Le 6, les Allemands attaquaient avec une certaine vigueur les généraux de Curten et Cléret à la Fourche.

Vers onze heures du matin, le combat s'engageait dans la région de Saint-Cirq, de Villeporecher et de Villechauve (Loir-et-Cher).

La colonne Jobey refoulée d'abord de ses positions, ayant reculé jusqu'à Neuville, le général de Curten se porta immédiatement à son secours, prit l'offensive à son tour, réoccupa toutes les positions dont l'ennemi s'était emparé, et refoula celui-ci au delà de Saint-Amand, où les nôtres entrèrent à la nuit. Les pertes de l'ennemi, tant en tués qu'en blessés paraissaient assez considérables. Il perdait aussi beaucoup de provisions. Nos pertes étaient légères.

Le général de Jouffroy, accouru vers deux heures et demie, avait puissamment contribué au premier succès de cette journée, qui semblait devoir nous rester, lorsque, attaqué sur ses positions, il dut se replier sur Savigny et Espesé devant des forces considérables et s'établir devant Saint-Calais. En avant de Nogent, 12,000 Allemands environ, venus de Chartres et de Bonneval, avaient repoussé le général Rousseau, auquel ils prenaient trois canons. Seul, le général de Curten demeurait maître de la position du côté de Saint-Cyr et de Saint-Amand.

Le 7, l'attaque des Allemands se renouvelait sur plusieurs points. C'étaient les armées réunies de Frédéric-Charles et du grand-duc de Mecklembourg qui, décidées à en finir, redoublaient de vigueur et se précipitaient en nombre sur nos troupes. L'amiral Jauréguiberry, le héros de Villepion et de Loigny, mandé en hâte vers Château-du-Loir allait prendre le commandement de toutes les forces réunies sur les deux rives du Loir (16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> corps).



Le 8, les attaques continuaient sur l'Huisne et sur le Loir. Les Allemands, avec des troupes venues du pays beauceron, de la direction de Paris et de la vallée de la Loire, continuaient à nous inquiéter, voulant attirer notre armée en dehors de ses fortes positions du Mans. Le général Chanzy devinait fort bien cette tactique, dont il donnait le secret au général Bourbaki, dans une dépêche datée du 9 janvier :

« Le duc de Mecklembourg, après avoir concentré ses forces sur l'Eure et tiré des renforts d'un contingent venu d'Allemagne, cherche à descendre l'Huisne, nous refoulant sur le chemin de fer de Chartres au Mans, et menaçant celui du Mans à Alençon. Le prince Frédéric-Charles, après quelques démonstrations sur Gien et la rive gauche de la Loire, a réuni son armée entre Vendôme et Blois et nous menace par Saint-Calais, où il est de sa personne, et par la vallée du Loir, par laquelle il est disposé à tourner nos positions et à couper la ligne ferrée du Mans à Tours. Il est évident que le but de l'ennemi est d'en finir avec l'armée de la Loire, soit en l'attirant en dehors de ses positions, soit en la bloquant sur ses positions. »

C'était à la veille de la bataille du Mans que Chanzy s'exprimait ainsi. Le 9 janvier, la fatigue des troupes était extrême, le temps extrêmement mauvais. « Les hommes étaient mouillés sans pouvoir se sécher. » L'ennemi se concentrait. Chanzy, sentant bien que le moment du dernier effort approchait, donna ses instructions, montra les Allemands descendant l'Huisne vers le Mans par la route de Saint-Calais, par celle de Montoire au Grand-Lucé. « Si l'ennemi s'avance aussi effrontément, dit-il, c'est, il est pénible de l'avouer, parce que nous ne lui opposons nulle part une résistance sérieuse, alors que nous disposons partout de forces au moins égales aux siennes. » Il essayait de souffleter les Français déçus, en leur montrant du moins la honte. Le 9 janvier, on s'était battu dans la neige. Le soir, le quartier général allemand était à Bouloire. Le 10, entre Ardenay et la petite ville d'Yvre, autour de l'auberge de Saint-Hubert, nos troupes, attaquées par le centre des Allemands, pressées de tous côtés, battirent en retraite sur ce que Chanzy appelait dans sa dépêche « les positions définitives qui leur avaient été assignées d'avance. »

L'action avait été des plus vives à Montfort, à Champagne, à Parigné-l'Évêque, à Jupillé et à Changé. Sur ce dernier point, la brigade Ribet, après une vive résistance de plus de six heures, avait dû abandonner le village à l'ennemi qui l'occupait à la nuit.

Nous avons fait dans cette journée des pertes sensibles; mais l'ennemi avait plus souffert que nous, de l'aveu des prisonniers faits sur plusieurs

points. Dans une brigade prussienne, celle à laquelle appartient le 35<sup>e</sup> fusiliers, le général Rothingier avait été blessé, le major tué, l'adjudant de brigade tué, ainsi que l'adjudant de régiment et plusieurs officiers.

La lutte allait continuer encore le 11 et le 12 janvier. Les hauteurs situées à droite de la route du Mans, et qui la dominent presque entièrement, furent défendues par nos troupes avec *opiniâtreté*, selon les Prussiens eux-mêmes.

L'ennemi nous avait attaqués le 11 sur toute la ligne. L'amiral Jauréguiberry se maintenait solidement sur la rive droite de l'Huisne; le général de Colomb se battait pendant six heures avec acharnement sur le plateau d'Auvours; le général Gougeard, qui eut son cheval percé de six balles, montrait la plus grande vigueur, et les troupes de Bretagne, qui devaient bientôt donner le signal de la déroute, contribuaient d'abord vaillamment à conserver cette position importante.

Au-dessous de Changé et sur la route de Parigné-l'Évêque, nous nous maintenions encore malgré les efforts de l'ennemi. Nous couchions sur toutes nos positions, lorsque, à la tombée de la nuit, les mobilisés de la Bretagne, chargés de conserver l'importante position de la Tuilerie, se débandèrent tout à coup, se retirèrent en désordre et laissèrent les Prussiens s'y établir. C'était notre centre qui se trouvait coupé, et de cette façon s'écroulait, par suite d'une folle terreur de troupes désordonnées, un plan de bataille habilement conçu et jusqu'alors heureusement exécuté. Les dépêches de Chanzy qui annoncent cette panique sont navrantes.

« Le Mans, 12 janvier, 9 h. 40, matin. »

« Notre position était bonne hier au soir. La panique d'une partie des mobilisés de Bretagne, à la Tuilerie, a été le signal de la débandade. Sur toute la rive gauche de l'Huisne, les troupes se sont dispersées. »

« Le vice-amiral Jauréguiberry déclare que la retraite est impérieusement commandée sur les autres positions. Les généraux déclarent qu'ils ne peuvent tenir. Le cœur me saigne; je suis contraint de céder. »

« Le Mans, 12 janvier, 12 h. 45, soir. »

« Vous connaissez les événements. Je veux organiser la retraite de façon à établir mes divers corps d'armée à Laval, pour m'y reconstituer et reprendre les opérations. »

Et, après avoir tenté de faire reprendre la Tuilerie par les zouaves de Charette qui gravirent avec résolution la montée, Chanzy se décida à abandonner le Mans, où le général Voigts-Rheitz, commandant le 10<sup>e</sup> corps allemand (aile gauche de l'armée), entra bientôt, échangeant dans le



Chanzy

rues de la ville quelques coups de feu avec les débris de l'armée vaincue et quelques braves hommes du peuple. Nos troupes étaient parties en chemin de fer, laissant à la gare 200 wagons et des voitures pleines de fourrages, farine, café, sucre, riz et cognac. « Le Mans, dit M. O. Leconte, forme sous ce point de vue le pendant de Sarreguemines, où les Allemands prirent également des quantités énormes d'approvisionnements (1). » Alors commencèrent pour le Mans les illustres pillages, bris de portes et de boutiques, réquisitions, le cortège éternel de la victoire farouche.

(1) Nous avons vu, le 7 août, les caisses de biscuit, tout l'approvisionnement du 5<sup>e</sup> corps abandonné sur la rive de la Sarre.

Des habitants furent chassés de leur logis, forcés de coucher dans les rues. Et, pendant ce temps, la retraite de Chanzy continuait vers le Poitou. Les dépêches du général au ministre de la guerre ont une terrible et triste éloquence. C'est la ruine et la douloureuse défaite.

... le 14 janvier 1871, 10 h. 2.

Général Chanzy à guerre, Bordeaux.

« Le temps est exécrable. Le pays est couvert de neige, les routes de verglas. Une brume épaisse empêche de voir et retarde l'installation sur les positions. La marche pénible des convois sur les rares communications n'a pas permis de réparer le désordre... »



... 16 janvier.

*Général Chanzy à guerre, Bordeaux.*

« Le 16<sup>e</sup> corps, commandé par l'amiral Jauréguiberry, attaqué hier à midi dans sa retraite, a résisté avec succès jusqu'à six heures. Pris vers la nuit par une forte colonne qui l'a tourné à la faveur de la nuit, il a dû se replier jusqu'à..., ramenant son artillerie.

« Le combat a été acharné. Nos pertes sont sérieuses. L'amiral a eu un cheval tué sous lui. Le colonel Bérard, son chef d'état-major, tué à ses côtés. Le temps est de plus en plus mauvais; il a plu toute la nuit; je suis néanmoins forcé de continuer mon mouvement de retraite, qui devient très-difficile. »

L'armée tout entière, malgré sa mauvaise fortune, n'en avait pas moins par sa résistance et son opiniâtreté, bien mérité de la patrie, et le général Chanzy pouvait dire plus tard aux soldats de la Loire : « Vous avez tenu tête aux armées les plus nombreuses et les mieux commandées de l'Allemagne... L'ennemi lui-même s'honorera en vous rendant justice. » (*Au grand quartier général à Poitiers, proclamation du 8 mars 1871.*)

Le camp de Conlie, près du Mans, fut enlevé le 14 par les Prussiens. Il y restait des armes et des munitions. C'était là que les mobilisés des cinq départements de Bretagne s'étaient exercés, et, malgré l'organisation bien incomplète, avaient fait leur apprentissage de soldats. A la fin, la variole sévissant sur les malheureux qui l'occupaient, le camp avait été évacué. Chanzy se retirait sur Alençon et sur Laval. Devant Alençon, un combat honorable fut livré, qui permit à Chanzy d'opérer plus facilement sa retraite.

On vit là les francs-tireurs de Paris combattre à la baïonnette en chantant comme à Châteaudun la *Marseillaise* et en poursuivant l'ennemi en pleine nuit. « Les lâches seront châtiés, les braves seront récompensés ! » avait dit ardemment le préfet, M. Antonin Dubost. — Il n'y eut point de lâches à Alençon.

L'armée de la Loire et l'armée du Nord étaient les deux grands espoirs de Paris assiégé. L'armée de la Loire venait de prouver qu'elle était digne de la France lorsqu'elle livrait à l'ennemi ces quotidiennes, ces incessantes batailles qui, comparées à celles de la campagne de Bohême en 1866, n'étaient, selon le mot d'un officier supérieur allemand, qu'un *jeu d'enfants*.

L'armée du Nord, elle aussi, avait bien mérité du pays.

Nous l'avons laissée victorieuse, au lendemain des combats de Pont-Noyelles et de Bapaume. Péronne était tombée, et Faidherbe, après les combats des premiers jours de janvier, rentrant dans

le quadrilatère du Nord, allait tenter une suprême bataille. Manteuffel était parti pour l'est, maintenant le général von Gœben commandait. Le 17 janvier, à six heures du matin, une colonne française conduite par le colonel Innard entra à Saint-Quentin, dont les Prussiens étaient partis, et ramassait des trainards allemands demeurés là malgré l'évacuation de la ville. On versa aux soldats le vin d'honneur à l'hôtel de ville. On se crut délivré. Le 18, arriva Faidherbe venant d'Amiens. L'enthousiasme était à son comble. On criait, on répétait : « Vive Faidherbe ! » Et lui, calme et grave :

— Non, répondait-il, ne criez pas : « Vive Faidherbe ! » criez : « Vive la France ! »

Le 18, on se battait du côté de Vermand, et les Prussiens étaient repoussés. Le soir, devant la commission municipale, Faidherbe, *digne comme un stoïcien* (le mot a été dit par M. Malézieux, président de la commission), disait froidement à peu près ce qui suit :

« Demain je donnerai ou plutôt j'accepterai la bataille. Gambetta l'ordonne et il faut faire une diversion, car Paris tente une sortie (c'était, on le sait, la sortie de Buzenval). Mon armée est une masse, mais une masse faible. Je serai battu, mais battu glorieusement. Les Prussiens pourraient nous repousser en deux heures; je les arrêterai toute la journée. »

Le 19 au matin, les Prussiens attaquaient et jusqu'à 3 heures de l'après-midi, moment où entrèrent en ligne des masses ennemies venues de la Fère, de Laon, de Paris, nos soldats résistèrent bravement. Ils combattaient dans la neige, la boue collant aux pieds, les talons enfonçant dans la glaise : ce temps boueux était le même à Montretout et à Saint-Quentin. Le combat fut presque tout entier d'artillerie et livré dans un vaste espace. Sur ces coteaux ou plutôt ces plaines aux ondulations légères, la canonnade faisait rage.

Le terrain bouleversé, creusé, trépidé, labouré par les obus, témoigne encore de l'acharnement des hommes. Au *Moulin de Tout-Vent*, à la place où la plus terrible et la plus meurtrière des batteries françaises avait tonné, la terre tourmentée semble, après un an passé, sentir toujours la tuerie.

Le vice capital des positions de Faidherbe, c'était la situation prise sur les deux rives de la Somme. Son armée se trouvait, pour ainsi parler, à cheval sur les deux côtés du canal de Saint-Quentin et la rivière, c'est-à-dire partagée en deux, divisée par les marais qui rendaient ses mouvements difficiles et la communication des régiments entre eux, et même des officiers d'ordonnance, presque impossible d'une rive à l'autre. Comment, en effet, se mouvoir dans des marais? Comment manœuvrer sur cet impraticable terrain et entre ces deux cours

d'eau? A dix heures et demie du matin, la bataille commencée, l'armée française, formée en demi-cercle, tenait, en s'appuyant sur Saint-Quentin, tout le terrain qui va de Mesnil-Saint-Laurent à Rocourt. Les batteries, fortement établies entre Neuville-Saint-Amand et Gauchy, à droite, allaient battre bientôt à gauche, lorsque la bataille changea de terrain, le bois de Savy où, durant cette journée du 19, les pertes des Prussiens furent considérables.

L'armée allemande, puissante, soutenue par une cavalerie nombreuse (nous avons dit déjà que Faidherbe manquait absolument de cavaliers, pouvait à peine disposer de deux escadrons), cette armée, dont le nombre s'augmentait d'heure en heure, occupait Seraucourt, Essigny-le-Grand, Cérisy, et n'engageait qu'avec une prudente avarice ses réserves accumulées le long des routes de la Fère et de Chauny. En outre, prêt à soutenir ses fantassins qui combattaient à Itancourt, ou ses batteries qui tonnaient devant Urvillers, le général von Gœben abritait derrière les maisons de ces villages des régiments entiers de dragons ou de chasseurs à cheval prêts à charger. Ces masses sombres de cavalerie apparaissent sur le plan de la bataille comme de formidables menaces, et semblent dissimulées derrière les villages comme autant de pièges.

Faidherbe se tenait à Rocourt, suivant les mouvements de cette longue bataille.

Le 22<sup>e</sup> corps français, placé à l'aile droite de l'armée, résistait avec une fermeté grande à l'ennemi. Malheureusement, le 19<sup>e</sup> régiment allemand, nous attaquant vers l'aile gauche, parvint à déborder les soldats qui défendaient la gare, et s'empara de ce point décisif. Le 23<sup>e</sup> corps allait bientôt se mettre en retraite et entraîner avec lui le 22<sup>e</sup> qui se battait avec tant d'énergie.

Durant tout le jour, au surplus, l'ennemi avait reçu de divers points des renforts importants. Ils arrivaient de la Fère ou de Laon, ou même de Paris. Des régiments descendaient de chemin de fer pour entrer en ligne. C'est encore là un exemple de l'étonnante organisation militaire de la Confédération. Nous avons vu qu'à Spikeren (Forbach) les Allemands avaient fait de même. Cette entrée en ligne de troupes fraîches vers la fin de toutes ces terribles journées, est un des triomphes de leur tactique. Le soir de la bataille de Saint-Quentin, les troupes ennemies qui occupèrent la ville venaient de sortir de wagon. Elles contrastaient étrangement par leur tenue correcte, la propreté de leurs vêtements et de leurs armes, fusils luisants, bottes cirées, avec les autres régiments allemands, engagés depuis le matin.

Notre artillerie, placée au Moulin de Tout-Vent, avait fait un grand carnage des ennemis. Elle de-

vait, lorsque la bataille fut perdue, contenir encore les assaillants.

Le soir de ce jour funèbre, les soldats fuyaient, traversaient Saint-Quentin par la place de l'Hôtel-de-Ville ou par le faubourg Saint-Jean, poussés par les Prussiens et s'arrêtant encore pour tirer leurs derniers coups de feu. Quelques-uns, au bas de la rue d'Isle, ébauchèrent une barricade, à l'endroit où la garde nationale s'était défendue le 8 octobre, mais la résistance était inutile, impossible. Les bataillons fuyaient pêle-mêle, c'était, sur la place et dans les rues, le défilé hideux, l'égrèment ou le torrent de la déroute. On jetait ses équipements, on jetait ses armes, on buvait en hâte quelque verre de vin que tendait une main sortant d'une porte entr'ouverte; on changeait de vêtements, on se cachait, on se blottissait dans les caves. Des blessés tombaient parfois inanimés sur le pas des portes.

Cependant l'artillerie, après avoir protégé la retraite, se retirait intacte. D'autres héros inconnus faisaient jusqu'à la fin bonne contenance. Ce sont ceux-là que l'histoire oublie, et qui, à l'heure où tout succombe, où la panique et le désordre jettent leurs cris farouches, restent calmes, combattent encore et font leur devoir jusqu'au bout. Être fidèle au drapeau vainqueur, le beau mérite! Il vous enveloppe dans son rayonnement. Mais la vraie gloire est de demeurer attaché au drapeau vaincu et de sourire encore à ses haillons. On retrouva, le lendemain, dans un angle de rue, le cadavre d'un marin, troué de baïonnettes et couché sur un tas de Prussiens qu'il avait immolés à coups de hache.

La nuit était venue. L'armée s'écoulait vers Cambrai. Encore une fois l'ennemi entra dans la ville. Le sabot de ses chevaux retentissait sur la grande place. Ordre d'allumer des lumières, lanternes ou bougies, aux fenêtres des maisons; on tirerait sur chaque maison qui restait sombre. Ordre de livrer les armes, de dénoncer les soldats réfugiés. Réquisitions partout. Dans toutes les maisons, des blessés et des mourants, les hôpitaux encombrés, la collégiale pleine de prisonniers entassés, six mille malheureux mobiles, mobilisés, artilleurs ou soldats de la ligne étouffant dans les chapelles, couchés sur les dalles, acroupis contre les piliers, cette foule hurlant et grouillant dans les profondeurs gothiques du chœur.

Le général von Gœben adressait alors au roi cette dépêche :

Roupy, 19 janvier.

« L'armée du Nord du général Faidherbe a été battue devant Saint-Quentin, après sept heures de combat. Jusqu'à ce moment, le nombre des prisonniers non blessés est de 4,000. Nous avons pris en outre deux canons (1).

DE GÖEBEN. »

(1) Faidherbe explique plus loin ce qu'étaient ces canons.